

Laurent est mon ami. Depuis un certain temps maintenant, je dirais 1987, nous avons collaboré à de nombreuses reprises, parfois plusieurs mois durant. Dans la presse d'abord, lui en tant que directeur artistique, son « vrai » métier, moi comme rédacteur en chef, puis sur plusieurs ouvrages traitant majoritairement de moto, une passion commune. C'est d'ailleurs au cours de l'élaboration de l'un de ces livres que, pestant contre la médiocre qualité des documents mis à notre disposition, Laurent n'a fait ni une ni deux, il a empoigné ses appareils pour s'occuper lui-même de relever un peu le niveau de l'iconographie ! « On n'est jamais si bien servi... », n'est-ce pas ?

Par la suite il allait ne plus jamais les lâcher, ses drôles de boîtiers. Car, précision d'importance, notre homme n'utilise que de moyens et grands formats et préfère, du moins pour l'instant, rester fidèle à la

technologie argentique, développant et tirant lui-même ses films noir et blanc, « travaillant » ses clichés jusqu'à obtenir exactement le résultat escompté. *Old school*, quoi. Bien sûr, lorsqu'on le voit débouler, en grande partie masqué par un attirail compliqué qu'on imagine forcément d'un autre âge, qui fonce sur vous sans hésiter comme un chasseur sur sa proie, parfois jusqu'à quelques millimètres de votre visage, cela surprend. Et en Afrique peut-être plus encore qu'ailleurs. Mais qu'à cela ne tienne, quasi-instantanément, le preneur de vues est régulièrement adopté par les « victimes » de ses objectifs, tant son allure vraiment cool et son attitude, toute de gentillesse, font vite l'unanimité. Un sentiment de confiance qui ne peut que s'accroître lorsque les gens découvrent ses photos et s'émerveillent de sa générosité, puisqu'il ne manque jamais d'offrir des tirages qu'il prépare avec soin dès qu'il sait qu'il aura l'occasion de revoir



le ou les « sujet(s) » en question. Toujours est-il qu'il a ainsi accumulé, en cinq ans et près d'une dizaine de séjours au Sénégal, un stock considérable de clichés de combats et de tout ce qui tourne autour de la lutte et des lutteurs, des images souvent sublimes, sa modestie dût-elle en souffrir, et ce sont elles qui, élégamment ordonnées par ses soins, constituent le livre que vous avez en mains. Alors, quand il me présente un pareil projet, qu'il me propose d'écrire quelques textes d'accompagnement pour ces photos qui, mille fois mieux que mes pauvres lignes, montrent avec une profondeur incomparable ce que peuvent représenter la lutte sénégalaise et ses champions, héros de tout un peuple, comment refuser ? Ses images sont avant tout des déclarations d'amour. Amour de la lutte, des lutteurs et des sports de combat en général. Amour des artistes qui les accompagnent et font le spectacle, musiciens, griots, danseurs,

conteurs, mais aussi de tous ceux qui apprécient ces moments magiques passés autour d'une arène, amour d'un public plus qu'enthousiaste, d'une population qui toute entière vibre d'un même cœur. Amour d'un pays qui, au-delà du sport lui-même, a su générer un énorme engouement populaire pour une discipline qui lui est propre, respectueuse héritière de traditions ancestrales et terriblement moderne à la fois, dans la mesure où les recettes du sport-spectacle tel qu'on le conçoit au XXI^{ème} siècle semblent avoir été parfaitement intégrées. Amour de l'Afrique, enfin, et j'ai envie de dire, de l'humanité dans son ensemble. Oui (et en dehors de toute considération religieuse), ce gars-là aime son prochain, tout simplement. Mais trêve de considérations personnelles, venons-en au fait : la lutte sénégalaise ou, en wolof, le « Lamb ».

ERIC BRETON



006

"LES FORCES EN PRÉSENCE DANS L'ARÈNE
NE SE MESURENT PAS TOUTES AU DYNAMOMÈTRE"







